

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'ici et d'ailleurs



Number 60, Winter 1999

L'an 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4275ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1999). Review of [Nouvelles d'ici et d'ailleurs]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (60), 97–101.

Nouvelles d'ici et d'ailleurs

À l'écart des normes

Hugues Corriveau, *Le ramasseur de souffle*, Québec, L'instant même, 1999, 118 p., 14,95 \$.

À peine terminée l'année 1998, faste pour lui qui publiait un roman chez XYZ, *Parc Univers*, et un recueil de poésie au Noroît, *Le livre du frère*, voilà que Corriveau a fait paraître des nouvelles, cette fois-ci à L'instant même. *Le ramasseur de souffle*, ensemble dense et bigarré, propose quinze nouvelles réparties par trois dans cinq subdivisions : en ordre, « Tableaux », « Meurtres », « Disparitions », « Gastronomies » et « Éros ». Toutes, ou presque, ont la particularité de laisser le corps s'infiltrer dans la trame, souverainement, et, comme l'habitude semble vouloir s'installer chez Corriveau, la perversion et tous ses corollaires y trouvent leur compte.

Plus précisément, le corps et ses prolongements s'harmonisent, les histoires sollicitant le transvasement et la coextensivité des rapports entre l'homme charnel et les objets, reconstruisant la continuité familière des deux instances. Transgression des limites, accentuation des caractéristiques de l'inanimé par le regard obsessionnel, voilà résumée la recette du *Ramasseur de souffle*. Justement, dans la nouvelle éponyme, ne va-t-on pas préserver l'air des poumons dans de petits contenants scellés pour que, par la suite, tel un véritable récit gigogne, le monomane avide de son souffle s'enferme dans le coffre qui contenait un réticule, lequel, à son tour, aurait dû contenir l'exhalaison précieuse du 29 octobre 1948? L'écriture, ici, dérape, et de cette fuite s'opère la contamination des attributs du lieu, de l'environnement immédiat au sujet, et inversement. « La maison close » amène ce processus jusqu'à l'accouplement d'un homme à un bordel (« L'immeuble sent le corps humain ! », p. 92, « La pension a une vie organique propre », p. 93). Ailleurs, un gardien de nuit dans un cimetière, après un sabbat orgiaque qu'il n'a pas interrompu,

fournit sa semence à la terre où reposent les morts sous sa surveillance (« Gardien de nuit »). Ce fantasme s'élabore sur un manque et sur l'attente qu'en ce lieu-là se reproduise l'objet de son envie. Quitte à ce que les protagonistes ne reviennent plus, le cimetière, tout comme le bordel, sert un rituel qui se substitue à la source originelle du désir. Ainsi, le corps se satisfait (surtout dans « Éros ») par le biais d'une reconstitution motivée par le lien qui réunit l'objet manquant à son succédané : toujours une déviation, une attribution des qualités de l'un à l'autre.

Plusieurs nouvelles respectent d'ailleurs ce glissement qualitatif. Le procédé de Corriveau est décalage et débordement ; jamais il n'y a rupture, l'équivoque provient d'un enchevêtrement de réseaux inaccoutumés, d'une dérive dans une consécution, exacerbée ou transmuée. L'artiste peintre de la nouvelle « Des cheveux dans ses tableaux », comme l'indique le titre, incorpore à ses toiles un cheveu, puis un autre, puis la crinière au complet trempe dans la peinture afin que le cuir chevelu réalise l'œuvre. Peu à peu le corps lui-même devient œuvre, se colore, mais il faut un support à ce travail artistique et l'atelier conviendra. Le peintre à la « tête mystique aux couleurs foudroyantes » (p. 20) se pendra, car la réalisation du projet, mené par une logique tordue, aura soumis l'artiste à une nouvelle expérimentation, malheureusement délétère, de la matière. C'est bien toujours la continuité, la réitération incessante de la chaîne quand, dans « Projets de femme », le personnage principal féminin s'invente mille et une façons barbares de tuer son mari pendant qu'elle repose dans sa baignoire remplie du sang de celui-ci, dont le cadavre gît dans le salon. L'intention stratégique, qui prolonge l'attribution d'un sens, sorti des limites du sujet, à « l'environnant », provoque l'invagination des données. Ici, rien n'arrive simplement, tout se charge, s'engluie, s'empêtre : l'inceste allie dégoût de la nourriture et aperception déviée des végétaux (« Elle ne mange presque plus »), le corps devient diaphane comme « l'immeuble de verre enchâssé » (p. 9) et s'empourpre à l'approche du sol (« Elle se soignait aux Modigliani »).

Fixation et obsession régissent *Le ramasseur de souffle*, astreignant les thèmes à se plier sous l'égide d'une loi perverse qui soumet les personnages à des évocations décentrées, ainsi qu'aux ajouts prêtés aux choses par leur subjectivité « moisante ». Lieu d'une fermeture, la boulimie, la haine, le traumatisme psychologique et tous leurs avatars laissés à eux-mêmes bousculent le sens des choses. Bref, il y a appropriation. La majeure partie des textes isole les sujets dans l'extravagance de leur marginalité, les modèle dans leur asociabilité, les y encourage excessivement.

Hors de l'habituel, à l'écart des normes, le recueil de Corribeau impose sa propre cohérence par la force d'une « écriture virale » menant avec beaucoup de style l'accomplissement textuel de la dégénérescence.

Nicolas Tremblay

Réfléchir le sida par la littérature

Postures, n° 2, « Écriture et sida », automne 1998, 136 p., 5 \$.
(Association des étudiants en études littéraires, UQAM, local J-1225, C.P. 8888, succursale Centre-ville, Montréal, Québec, H3C 3P8)

Il s'agit ici d'une revue de critique littéraire et non pas de nouvelles, produite par des étudiants en études littéraires à l'UQAM (Université du Québec à Montréal). Franchement de belle allure, elle présente en ses pages le résultat des recherches d'étudiants du baccalauréat et de la maîtrise sur un sujet précis. Le premier numéro proposait un dossier sur Kafka, au printemps de 1997, le deuxième traite d'une écriture « fin de siècle » où le sida se transpose dans l'art : l'écriture, surtout, mais aussi l'image et le cinéma. Les dossiers occupent la majeure partie de l'espace tandis que d'autres textes analytiques hors champ forment la deuxième partie intitulée « Études » et ferment conséquemment la revue.

Le projet du deuxième numéro se divise en six articles dans lesquels les signataires respectifs exposent leur analyse d'une œuvre parcourue par le thème du sida. Cet ensemble est d'abord présenté par Martine Delvaux, directrice du groupe de recherche, qui en propose une synthèse pertinente : la « posture essentielle et vitale » face à cette littérature serait celle de témoin. C'est par le biais des écrits de Denis Bélanger, de Susan Sontag, de René de Ceccatty et d'Alain Emmanuel Dreuilhe ainsi que des films de Tom Joslin et de Peter Friedman, « tous des pionniers de cette écriture du sida » selon les dires de Delvaux, que les étudiants vérifient cette hypothèse. De cette fouille ressort quantité de paradigmes, similaires mais nuancés selon les œuvres, comme ceux de la rumeur assassine, du sidéen « a-signifiant » évacué de la vie civile, de la pédérastie boulimique et pécheresse, du trifouillement du corps malade par la caste scientifique, de la mort, de la lutte futile... Mais, surtout, ces productions sous-tendent un concept, l'accompagnement, d'où se profile la présence plus ou moins prégnante d'un sujet-témoin pris à partie par le virus. Personnage ou narrataire, le témoin assure le pont entre les bien-portants et les malades, rend possible la continuité et la fécondité sapées du corps infecté. La littérature du sida, suppose Delvaux, et les étudiants en conviennent, est le désir d'un « enmèment » (terme qu'elle emprunte à de Duve) dans le lecteur d'un témoignage qu'il portera comme le souvenir buriné d'une mémoire « fin de siècle », celle du sida et de ses victimes.

Quant aux articles « hors dossier », ils concernent Marguerite Duras et l'ouvrage *Blood Red Sunset. A Memoir of the Chinese Cultural Revolution*, écrit par un supposé Ma Bo, et William S. Burroughs. *Postures* est à conseiller, vraiment, aux collégiens et aux universitaires, car ils y puiseront à la fois une méthodologie de recherche et un contenu hors pair.

Nicolas Tremblay

Une revue de traduction

TransLit, volume 4, 192 p., 12 \$.

Provenant de Calgary, cette revue qui se définit comme « une anthologie de poèmes et de nouvelles en traduction » collige des textes complets ou en partie dans leur version d'origine et leur adjoint une version traduite. Elle est publiée par le Collectif de traduction littéraire de l'Association des traducteurs et interprètes de l'Alberta (ATIA), dont dix membres collaborent à cette quatrième édition de *TransLit*. Quinze autres traducteurs, membres de l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada (ATTLC), y participent aussi. En tout, vingt-six traductions forment le quatrième *Translit* et permettent la réalisation de neuf combinaisons à l'intérieur de huit langues (anglais, français, cri, allemand, serbo-croate, espagnol, danois et hollandais).

Des poèmes, des nouvelles et des extraits de roman pour la majorité récents se retrouvent dans l'anthologie. On peut y lire des auteurs tels que Nicole Brossard, Michael Ondaatje, Marie Auger, Timothy Findley et plusieurs autres. Des notices biographiques et bibliographiques sur les auteurs et les traducteurs permettent notamment de saisir l'origine de l'exercice, son étendue, et de répertorier les œuvres travaillées.

On doit quand même tenir compte — en particulier pour le traducteur québécois qui dirige son attention vers le français comme langue d'arrivée — que, de production canado-anglaise, *TransLit* présente surtout des traductions vers l'anglais. Donc, mis à part les textes de départ en français, les traductions moins habituelles, comme celles d'un texte danois, trouvent surtout leur contrepartie en anglais. Mais, à tout le moins, *TransLit* vaut le détour, et peut-être que des numéros ultérieurs présenteront une sélection mieux équilibrée puisque, si l'on en croit la préface et le résumé en quatrième de couverture, bilingues anglais-français, il semblerait y avoir une volonté notable de répartir de façon équitante les langues officielles du « Ô Canada ».

Nicolas Tremblay